

Paveau M.-A. 2009 : « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique », conférence invitée au deuxième colloque international *Res per nomen*, Reims, 30-31 mai, in Actes prépubliés, p. 21-31.

La conscience individuelle est un fait socio-idéologique (M. Bakhtine-V.N. Volochinov, *Le marxisme et la philosophie du langage*, 1929).

À mon avis, la linguistique de demain, et notamment la sémantique, sera l'étude de la langue dans le contexte d'une culture (B. Malinovski, *Une théorie scientifique de la culture*, 1944).

Espace mental et espace social sont comme l'envers et l'endroit d'un ruban de Moebius (F. Flahault, *Le paradoxe de Robinson*, 2003).

Introduction¹

Une des questions posées par l'appel à communication de ce colloque est la localisation de l'activité langagière, l'accent étant mis, par l'intermédiaire des concepts de dénomination et de référence, sur sa dimension sémantique. La conception avancée est celle d'une « linguistique externaliste et communautaire » vs « internaliste et individuelle ». La question est donc d'emblée arrimée au débat internalisme vs externalisme qui traverse toute l'histoire des rapports entre le langage et la réalité, et cela dans les nombreuses disciplines concernées par la question : linguistique, philosophie, psychologie, sociologie-anthropologie (je cite celles qui me semblent particulièrement « intercontributives » pour la question).

C'est la raison pour laquelle ma propre interrogation prend cette forme topographique : mais où est donc le sens ? Cette question me semble en impliquer deux autres, auxquelles il faudra également répondre :

1. L'activité langagière est-elle située voire circonscrite quelque part ? autrement dit cette question de la localisation est-elle pertinente ?
2. La linguistique, si l'on estime que l'un de ses objets privilégiés est l'activité langagière, est-elle elle-même située voire circonscrite quelque part (*i.e.* dans le champ des sciences humaines et sociales) ? autrement dit : la linguistique doit-elle se constituer d'elle-même ou doit-elle/peut-elle se constituer aussi de ses extérieurs disciplinaires ? autrement dit encore : doit-on décrire et expliquer le langagier uniquement avec du linguistique ?

Ma proposition implique de répondre aussi à ces deux questions et c'est ce que suggère le sous-titre « Pour une linguistique symétrique », inspiré de l'« anthropologie symétrique » de B. Latour, sur laquelle je reviendrai plus longuement, mais qu'on décrira rapidement ici comme une approche considérant les objets de l'environnement non humain comme des contributeurs actifs aux activités sociales des agents humains (Latour 2007).

Pour répondre à cette triple question, je procèderai en deux temps : je rappellerai d'abord des propositions faites en linguistique sur l'extériorité de l'activité langagière et de la production du sens, qui sont peut-être rarement mentionnées dans le *mainstream* des travaux en sémantique ; je poserai ensuite le cadre de mon travail en proposant une version scalaire et non binaire de l'opposition extérieur vs intérieur, appuyée sur des travaux en cognition sociale, ce qui m'amènera à décrire les présupposés d'une « linguistique symétrique », à partir de la notion de prédiscours.

¹ Ce texte adopte les rectifications orthographiques proposées dans le *Journal officiel* du 6.12.1990, y compris dans les citations. Sont surtout concernés les accents, trémas et soudures des mots composés.

1. Bref et lacunaire aperçu de l'extériorité du sens en linguistique

Sur la question de l'extériorité de l'activité langagière et du sens, il existe des positions anciennes et parfois classiques qui doivent nous économiser les controverses inutiles et les réinventions fastidieuses. J'en citerai trois, à partir d'horizons de savoir et d'époques différents, dans la perspective d'une histoire des théories linguistiques².

1.1. Du côté du social dans les années 1920 : Bakhtine-Volochinov

Je choisis ici de rappeler certaines propositions de Bakhtine 1924 et Bakhtine-Volochinov 1926 et 1929 en passant faute de temps sur deux autres chercheurs à relire à la lumière des débats contemporains, car ils fournissent des éléments notables sur cette question de l'externalité de l'activité langagière : Sapir 1921 qui appuie l'activité langagière sur l'expérience et qui fait dépendre le sens des mots des contextes d'« expression »³, et Malinovski qui dès 1923, *i.e.* une cinquantaine d'années avant que la linguistique française n'envisage les dimensions sociales puis pragmatiques du sens, fait cette célèbre déclaration : « Les mots isolés sont des fictions linguistiques », l'assortissant de cette précision : « À nos yeux, le fait linguistique véritable est l'énoncé complet en situation » (Malinovski 1923 : 246 pour les deux citations).⁴

Je résume la position de Bakhtine et/ou Volochinov sur l'activité langagière et la constitution du sens des mots⁵ entre 1924 et 1929 :

– le sens est par définition contextuel et l'unité d'observation de la linguistique dans cette perspective est l'énoncé :

Un énoncé isolé et concret est toujours donné dans un contexte culturel, sémantique et axiologique : contexte scientifique, artistique, politique et autre [...]. C'est dans de tels contextes que tel énoncé est vivant et intelligent [...]. Il n'existe point, il ne peut exister d'énoncés neutres. Or, la linguistique ne voit en eux qu'un phénomène de langage et ne les relate qu'à l'unité du langage (Bakhtine 1978 [1924] : 58).

– il n'y a d'activité langagière qu'interactive, concrète et sociale vs abstraite et individuelle, puisque : « La langue vit et évolue historiquement dans la communication verbale concrète, non dans le système linguistique abstrait des formes de la langue, non plus que dans le psychisme individuel des locuteurs » (Bakhtine 1977 [1929] : 137).

– cette prise en compte de l'extérieur n'est pas additive à un intérieur psychique ou langagier, mais l'extériorité est constitutive du sens :

² Je rappelle ces propositions également pour une raison d'ordre épistémologique : la cumulativité des savoirs. Il me semble qu'une économie de la connaissance rend les propositions scientifiques d'autant plus pertinentes et robustes qu'elles sont appuyées sur l'histoire des traitements de la question envisagée, même s'il est évident qu'elle ne peut être exhaustive.

³ « Le fait que presque n'importe quel mot ou groupement de mots peut être doté d'une variété infinie de significations semble indiquer que toute activité linguistique suppose l'imbrication étonnamment complexe de deux systèmes isolables que l'on désignera de façon un peu schématique comme un système référentiel et un système expressif » (Sapir 1968 [1921] : 37).

⁴ Pour des détails sur les enjeux de ces propositions dans la question de l'externalisme, voir Paveau 2007. Pour information, la première publication du *Tractatus* de L. Wittgenstein date de 1921 et la première traduction en anglais de 1922. Les années 1920 concentrent de manière remarquable des approches sociales du langage que l'on pourrait qualifier d'« externalistes ».

⁵ Je choisis de ne pas entrer dans les discussions sur la version actuellement disponible des textes de Bakhtine/Volochinov : on sait que certains d'entre eux ont été considérablement « acclimatés » à la pensée structuraliste française, en particulier par Kristeva. Sériot entreprend actuellement de nouvelles traductions avec son équipe à Lausanne. Mais pour le moment, je fais avec les anciennes, et des précautions.

[...] la situation extra-verbale n'est en aucune façon la cause extérieure de l'énoncé, elle n'agit pas sur lui de l'extérieur comme une force mécanique. Non, la situation s'intègre à l'énoncé comme un élément indispensable à sa constitution sémantique (Bakhtine-Volochinov 1926 dans Todorov 1981 : 190-192).

Je pense que c'est cette dernière précision qui constitue l'enjeu crucial de toute conception externaliste ou prenant en compte les extérieurs de l'esprit et de la compétence langagière : il ne suffit pas en effet d'affirmer qu'un énoncé a un sens et que ce sens est plus ou moins affecté par un contexte, quelle que soit sa nature, ce qui est la version faible du contextualisme. Mais il s'agit de penser l'extérieur *dans* l'intérieur et *vice versa*, et il me semble qu'une conception scalaire ou continue de la paire extérieur-intérieur (avec trait d'union) le permet bien mieux que la conservation de l'opposition binaire (avec barre oblique ou vs).

De cette conception de Bakhtine-Volochinov naissent les positions sémantiques de la sociolinguistique française (je pense à la « sémantique sociale » de J. Boutet par exemple) et partiellement de l'analyse du discours à partir de début 1980 (voir note 6).

1.2. Du côté du politique dans les années 1960-70 : la sémantique discursive de Michel Pêcheux

Les travaux où la théorie sémantique de M. Pêcheux est la plus achevée sont l'article de 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne », écrit avec C. Haroche et P. Henry, et *Les vérités de La Palice* paru en 1975. L'épistémè de Pêcheux, c'est, pour aller vite, le marxisme althussérien et la psychanalyse lacanienne, dans le contexte de reconfiguration de la linguistique saussurienne des années 1960⁶. L'article de 1971 propose un « changement de terrain » pour la linguistique de manière à rendre possible une théorie sémantique qui évite à la fois « l'empirisme » et « le formalisme » (1971 dans Malidier 1990 : 147). Ce sera la « sémantique discursive », ainsi définie :

Le cas est tout différent⁷ pour la sémantique. En effet, *le lien qui relie les « significations » d'un texte aux conditions socio-historiques de ce texte n'est nullement secondaire, mais constitutif des significations elles-mêmes* : comme on l'a remarqué à juste titre, parler est autre chose que produire un exemple de grammaire. [...]

C'est dire du même coup que la sémantique susceptible de décrire scientifiquement une formation discursive⁸ ainsi que les conditions de passage d'une formation à une autre ne saurait se restreindre à une sémantique lexicale (ou grammaticale), mais doit avoir fondamentalement pour objet de rendre compte des processus régissant l'agencement des termes en une séquence discursive, et cela en fonction des *conditions* dans lesquelles cette séquence discursive est produite : nous appellerons « sémantique discursive » l'analyse scientifique des processus caractéristiques d'une formation discursive, cette analyse tenant compte du lien qui relie ces processus aux conditions dans lesquelles le discours est produit (aux positions auxquelles il doit être référé) – (Pêcheux, Haroche et Henry 1971, in Malidier 1990 : 141 et 149 ; ital. des auteurs).

L'objectif de M. Pêcheux est de décrire un niveau intermédiaire entre langue et société qui serait le discours, lieu précisément où intérieur et extérieur se rencontrent dans la

⁶ Ces travaux ne mentionnent pas Bakhtine, pas encore lu par Pêcheux et la majorité des linguistes français, jusqu'à la traduction française du *Marxisme...* en 1977. Bakhtine est une référence pour la sociolinguistique naissante vers 1975 (B. Gardin, J.-B. Marcellesi) mais ne le deviendra pour les discursivistes français et au-delà qu'à partir des années 1980 à partir des travaux de J. Authier.

⁷ Différent de la philosophie, la psychologie, l'anthropologie, etc. qui fournissent des données socio-historiques concrètes.

⁸ Pour aller vite, une formation discursive, d'après M. Pêcheux relisant M. Foucault, est un ensemble de contraintes et de déterminations régissant la formation des énoncés dans leur dimension inconsciente.

production du sens. La notion d'« extérieur du discours » est directement intégrée à ces deux dispositifs théoriques et prend la forme des conditions socio-historiques de production et de l'inconscient ou Autre insu du sujet, qui constituent les matérialités sémantiques et discursives. Le sujet individuel est une construction idéologique, « support » des déterminations qui contraignent le sens. Celui-ci est dans un ailleurs insu et universel de l'énoncé individuel, ce que formule la notion de préconstruit de P. Henry, alléguée dans un passage des *Vérités* où M. Pêcheux réexamine l'exemple de Frege « Celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires est mort dans la misère » (M. Pêcheux, comme P. Henry dans *Le mauvais outil* paru la même année, substitue à l'argument de l'imperfection du langage naturel celui de la division de l'énoncé, articulée à la division du sujet) :

Faudrait-il alors déclarer absurde et dépourvue de tout sens une phrase comme : « Celui qui sauva le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé » [...] ? Ne faudrait-il pas plutôt considérer qu'il y a séparation, distance ou décalage dans la phrase entre ce qui est pensé avant, ailleurs ou indépendamment, et ce qui est contenu dans l'affirmation globale de la phrase ? C'est ce qui a conduit P. Henry à proposer le terme de *préconstruit* pour désigner ce qui renvoie à une construction antérieure, extérieure, en tout cas indépendante, par opposition à ce qui est « construit » par l'énoncé. Il s'agit en fait de l'effet discursif lié à l'enchâssement syntaxique (Pêcheux 1975 : 193).

Sa conception du sens est donc collective, matérielle et déterminée, l'élément de détermination le plus fort étant l'histoire et le « lieu » collectif de formation du sens étant la « formation » (« sociale », à partir de Marx, puis « discursive », à partir de Foucault) :

Le sens d'un mot, d'une expression, d'une proposition, etc., n'existe pas « en soi-même » (c'est-à-dire dans son rapport transparent à la littéralité du signifiant) mais est déterminé par les positions idéologiques mises en jeu dans le processus social-historique où mots, expressions et propositions sont produits (c'est-à-dire reproduits) – (Pêcheux 1975 : 144)

A la question : Où sont le sens et l'activité langagière ?, M. Pêcheux répond par la matérialité du sens et l'agencement des formations discursives qui contraignent la production sémantique du sujet à son insu.

1.3. Du côté de la cognition à partir des années 1980 : embodied mind, cognition sociale, énéactivisme

Autres réponses sur un autre continent, dans une autre perspective théorique, celles que fournissent des courants cognitivistes constructivistes, les sciences cognitives et parmi elles, la linguistique, ayant amorcé depuis les années 1980 un important tournant culturel et social : les frontières fondatrices (*skin vs skull*, externalisme vs internalisme) y sont très profondément réévaluées et repensées. Il n'est plus nécessaire désormais, pour penser une cognition médiée ou distribuée dans l'environnement, de penser contre (contre Chomsky, contre Fodor, etc.), les travaux des années 1950 étant désormais largement dépassés voire outrepassés, aux sens géographique et chronologique du terme⁹. Je mentionne ici, de manière partielle et indicative, trois approches cognitives externalistes.

Je choisis d'abord la théorie de l'*embodied mind* proposée par G. Lakoff et M. Johnson dans *Philosophy in the flesh* parce qu'elle constitue l'une des propositions majeures de la grammaire cognitive dite « californienne » depuis les premiers travaux des « *coglingers* » dans les années 1980 (Fauconnier, Turner, Langacker, Talmy, Lakoff lui-même, etc.),

⁹ Sur cette question, voir la mise au point historique de Lakoff & Johnson 1999, et aussi Achard-Bayle 2008, Achard-Bayle & Paveau 2009.

même si des désaccords parfois importants existent. L'*embodied mind* offre une conception d'un extérieur de l'esprit que je qualifierais de restreinte dans la mesure où « l'incarnation » des activités cognitives ne dépasse pas l'enveloppe corporelle étendue aux expériences corporelles (« *brains, bodies, and bodily experience* »). Mais il s'agit malgré tout d'une refondation des principes originaires de la linguistique cognitive, qui permet de repenser de fond en comble le « *mind-body problem* »¹⁰. Et en particulier, cette théorie met l'accent sur la dimension non consciente de l'activité cognitive, ce qui m'importe beaucoup, j'y reviendrai. En ce sens, les grammaires cognitives ont profondément modifié la linguistique cognitive, fait qui me semble insuffisamment pris en compte en Europe.

Deuxième approche, celle de la cognition sociale, étiquette qui fédère de nombreux et prolifiques courants qui se sont développés à partir de l'anthropologie-sociologie (Lave, Suchman, Hutchins, Latour, Quéré, Conein), de la philosophie (Clark, Dennett, Livet), de la psychologie (Sinha), mais aussi du design (Norman) et de l'écologie (Gibson) : cognition située, partagée, distribuée. Je résume de manière sommaire et homogène les thèses de la cognition sociale, dont je détaillerai les implications linguistiques en 2. :

- les activités cognitives ne sont pas ou pas seulement déterminées par des représentations internes individuelles ; l'activité cognitive trouve dans l'environnement physique, culturel, historique, etc. différents types de supports matériels ou immatériels, naturels ou artificiels. L'extérieur est donc considérablement élargi par rapport à l'*embodiment*.
- les données cognitives (informations, savoirs, croyances, etc.) se propagent dans l'ensemble du système cognitif constitué par les individus et les agents non humains de l'environnement.
- le contrôle des activités cognitives n'est pas centralisé mais « partagé » ou « distribué » entre les différents agents cognitifs.

Troisième approche, la plus connue en France peut-être grâce aux séjours français et aux publications francophones du Chilien F. Varela, l'énactivisme. Partiellement inspirée du bouddhisme, la théorie de l'énactivisme présente la cognition comme un « faire-émerger » (ce que formule le néologisme d'*énaction*), sans appui sur des représentations internes déjà constituées, mais construite au fur et à mesure du déroulement de l'activité cognitive elle-même :

L'idée fondamentale est donc que les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant. L'image de la cognition qui s'ensuit n'est pas la résolution de problèmes au moyen de représentations, mais plutôt le faire-émerger créateur d'un monde avec la seule condition d'être opérationnel : elle doit assurer la pérennité du système en jeu (Varela 1988 : 111).

La relation entre l'individu et son environnement, en particulier technique, est vue comme un « couplage » ou une « co-détermination ». Comme le précise C. Petitmangin : « La perspective énaïve, en décroissant l'intérieur et l'extérieur, l'esprit et le monde, restaure (ou instaure ?) la possibilité d'une circulation libre entre les deux versants » (2001 : 91). L'énaction, comme la théorie de l'*embodied mind* mais de manière plus large,

¹⁰ C'est particulièrement le cas pour la catégorisation : « Living systems must categorize. Since we are neural beings, our categories are formed through our embodiment. What that means is that the categories we form are *part of our experience*. They are the structures that differentiate aspects of our experience into discernable kinds. Categorization is thus not a purely intellectual matter, occurring after the fact of experience. Rather, the formation and use of categories are the stuff of experience » (Lakoff & Johnson 1999 : 19 ; ital. des auteurs).

attribue une grande importance à l'« *embodiment* » à travers l'idée de « l'inscription corporelle de l'esprit » (Varela *et al.* 1991).

On dispose donc d'une matière particulièrement abondante et variée pour examiner la question de l'extériorité de l'activité langagière. C'est la raison pour laquelle je ne reprends pas les arguments en vue de la « preuve » de la position externaliste, les considérant, selon le principe de cumulativité, comme des acquis, discutables, mais scientifiquement installés sur la scène de la recherche en sémantique.

2. « Changer de sens, refaire de la linguistique »

Mon emprunt au titre de Latour 2007 n'est pas un effet de style. « Refaire de la linguistique » correspond pour moi à des orientations d'ordre épistémologique qui s'impliquent l'une l'autre : repenser, grâce aux propositions de la cognition sociale, le vieux contexte en terme d'environnement cognitif¹¹ implique de localiser l'activité langagière dans d'autres lieux que la seule compétence interne d'un individu, ce qui implique encore de décrire le langagier avec d'autres outils que linguistiques, puisque le langagier perd sa « pureté langagière » pour devenir un composite hétérogène (le langagier constitué de social, de culturel, d'historique, mais aussi de technique, d'objectal, voire d'animal, etc., constitué étant ici entendu au sens de « contributeur de »). Comme le précisent A. Clark et D. Chalmers dans leur article fondateur de 1998 sur l'« *active externalism* », « in seeing cognition as extended one is not merely making a terminological decision ; it makes a significant difference to the methodology of scientific investigation » (1998 : 8).

Pour que le choix de l'extension des activités cognitives à l'environnement extérieur ne soit donc pas une simple affaire de mots, je précise d'abord les enjeux qu'il soulève, avant de présenter la version actuelle de mon travail en analyse cognitive du discours.

2.1. Où est l'intérieur de l'extérieur (et *vice versa*) ?

Je propose d'abord quelques précisions sur la manière dont j'entends terminologiquement et conceptuellement la question de l'externalisme vs internalisme.

Tout d'abord, cette opposition peut avoir, comme le précise Lenay 2001, un sens « faible », qui concerne « le contenu intentionnel des représentations ou états mentaux ». Alors que l'internalisme considère que ce contenu est issu des relations internes entre les représentations, l'externalisme y ajoute les « relations causales entre organisme et l'environnement » (Lenay 2001 : 47). La version forte, dont Hutchins 1995 ou Clark 1997 et 2003 ou encore Clark & Chalmers 1998 et Sinha 1988 sont de bons représentants,

est que les dispositifs techniques ne réalisent pas seulement des modifications artificielles d'une cognition qui serait « naturelle », mais ont un rôle constitutif des activités cognitives pour la perception, le raisonnement, la mémoire, l'imagination ou les interactions.

Ainsi, dans le cadre de la cognition située, l'activité cognitive d'un ou plusieurs sujets peut se comprendre par un jeu d'inscriptions dans le milieu et d'interprétations perceptives [...] de l'organisation spatiale d'objets et de symboles. Dans la dynamique du couplage, les organismes modifient sans cesse la situation partagée en fonction de leur perception de cette situation. Les inscriptions servent de mémoire externe et partageable [...] (Lenay 2001 : 47).

C'est la version forte que j'adopte, sans pour autant, j'y reviendrai, rejeter les représentations internes, puisque l'extérieur et l'extérieur sont reliés et non opposés.

Ensuite, il faut préciser que parler d'extériorité de l'esprit ou d'externalisme cognitif, ce n'est évidemment pas, ce qui serait poétique (« Objets inanimés... ») mais assez peu

¹¹ Sur cette question voir Achard-Bayle & Paveau (dir.) 2007.

crédible sur le plan scientifique, les doter d'un esprit analogue à l'esprit humain. La critique de J. Searle sur le « panpsychisme » de l'*active externalism* (Searle 1997), relayée par Frath 2006, tombe d'elle-même si l'on précise, comme de nombreux chercheurs l'ont fait, B. Latour le premier, que les objets et les environnements sont cognitivement « actifs » au sens où ils constituent des contributeurs et des modificateurs des activités cognitives, non des « auteurs », au sens premier du terme :

La sociologie de l'acteur-réseau n'est pas fondée sur l'affirmation vide de sens que les objets agiraient « à la place » des acteurs humains : elle dit seulement qu'aucune science du social ne saurait exister si l'on ne commence pas par examiner avec sérieux la question des entités participant à l'action, même si cela doit nous amener à admettre des éléments que nous appellerons, faute de mieux, des non-humains (Latour 2007 : 104)¹².

La place me manque ici pour développer ce point, mais la théorie des affordances¹³ proposée par J.J. Gibson rend bien compte de cet agentivité non animée, si je puis dire, des objets.

2.2. Les prédiscours *in the wild* : une analyse cognitive du discours

Ce serait une première réponse à la question de la localisation du sens ; *in the wild*, i.e. distribué à travers les réseaux des agents humains et non humains, à la manière de E. Hutchins.

La théorie des prédiscours présentée dans Paveau 2006 est une proposition pour une analyse cognitive du discours. Mon concept-guide était le préconstruit de Henry-Pêcheux (et les concepts appariés : interdiscours, intradiscours, mémoire discursive), marqué par l'inconscient de l'idéologie, dont je souhaitais donner une version cognitive qui tienne compte de l'inconscient non plus par le biais de la psychanalyse, mais par celui de la cognition (donc plutôt le « non-conscient »). Mon inspiration était du côté des *frames* et de l'*embodiment*, et c'est au cours de l'écriture du livre que les données de la cognition sociale sont devenues prégnantes.

Les prédiscours ou cadres prédiscursifs collectifs sont des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens ; ils consistent en un ensemble de savoirs, croyances et pratiques qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours. Ils ne sont pas seulement disponibles dans l'esprit des individus et dans la culture des groupes mais sont distribués dans les environnements matériels, en particuliers techniques, de la production discursive. Leurs circuits de propagation sont les lignées discursives (recours au concept de mémoire cognitivo-discursive, dont le nom propre est par exemple un lieu privilégié) et les distributions intersubjectives qui se font *via* les agents humains et non humains (ce que j'appelle « technologie discursive », dont les outils sont par exemple les artefacts scripturaux comme les carnets ou les post-it). Ils ne sont pas linguistiquement présents dans les énoncés (ce qui les ramènerait à des phénomènes proches du figement) mais dans la mémoire, la relation intersubjective et les données non conscientes des groupes ; ils sont linguistiquement analysables par des formes qui les signalent (par exemple certains déictiques situationnels, des morphèmes comme *-isme* ou des formes argumentatives comme l'antithèse).

¹² J'utilise ici sa synthèse de 2007 faute de place, mais il faudrait mentionner les nombreux travaux qu'il a consacrés à l'anthropologie symétrique depuis 30 ans, à partir de la première édition de l'ouvrage sur les activités de laboratoire : Latour B., Woolgar S., 1979, *Laboratory Life : the Social Construction of Scientific Facts*, Los Angeles/Londres, Sage.

¹³ Une affordance (du verbe *to afford*, « apporter, fournir ») est la proposition d'usage faite par l'objet lui-même (sa forme, sa masse, sa disposition, etc.).

Le *pré-* de prédiscours ne signifie pas une antériorité neuronale et représentationnelle, mais correspond plutôt à un effet d'évidence, cette expression assumant pleinement son héritage althusserien et lacanien : tout se passe comme si, à mesure que je parle, mes propos étaient dotés d'une évidence antérieure construite « ailleurs » que dans mon discours, et qui le rend signifiant (et légitime). Au sein d'épistémès très différentes mais pas totalement incompatibles (la psychanalyse est une des pratiques affines à l'énactivisme mentionnées par F. Varela), on voit comment le « en train de se faire » est partagé par la sémantique discursive (« effet d'évidence ») et l'énactivisme par exemple (« faire-émerger »).

J'insisterais davantage aujourd'hui sur la nature mixte ou hétérogène des prédiscours, qui possèdent les deux dimensions internes et externes, en vertu de la conception continuée de la relation intérieur-extérieur. Je ne jette pas les représentations avec l'eau du bain internaliste mais je préfère les repenser. Je ne renonce pas aux cadres internes pour une raison précise qui est la conservation du sujet et de sa division, que je dois à la sémantique discursive et à la psychanalyse. Que le sens soit collectif n'empêche pas en effet de supposer qu'il y ait un sujet, d'autant plus quand il est défini comme un support inconscient et « assujetti ». Cette configuration mixte des prédiscours et la conservation du sujet m'amènent du coup à m'interroger sur l'homologie entre intérieur vs extérieur et individuel vs communautaire, mentionné dans le texte de l'appel à communications, et développé dans Frath 2006 qui s'appuie sur la théorie du langage privé de L. Wittgenstein. Si l'on adopte une conception scalaire de la relation extérieur-intérieur, alors les représentations comme les signes circulent entre les deux pôles, et l'homologie ne tient plus me semble-t-il : un cadre apparemment externe et collectif comme le toponyme (j'ai traité dans Paveau 2008 des noms de bataille comme *Bir Hakheim* ou *Gravelotte*)¹⁴ est la cible d'une appropriation individuelle, les lieux de mémoire lexicaux devenant des lieux de bataille sémantique parfois ravageuse (je pense par exemple aux travaux de R. Koren sur *résistant* et *terroriste* pour qualifier les poseurs de bombe palestiniens).

C'est que Robinson n'existe pas, comme l'affirme F. Flahault dans un petit livre fondamental sur la question des rapports de l'individu à son environnement (Flahault 2003), reprenant l'image du ruban de Moebius. « Le langage que chacun de nous intériorise, poursuit-il, est une condition nécessaire pour que nous existions en tant que personne consciente d'elle-même, et en même temps le langage n'existe que dans sa circulation et sa transmission collectives » (2003 : 152). L'interne et l'externe ne doivent pas s'opposer, mais se relier. C'est la raison pour laquelle je fais volontiers mienne la position de N. Depraz qui critique le rejet des représentations par l'énactivisme. Elle présente les représentations comme des « lieux d'inscription », et récuse l'opposition exclusive entre internalisme et externalisme :

Ainsi, la représentation fait droit à notre monde mental subjectif et à sa structure réflexive (composante internaliste), mais il s'agit également d'une structure formelle qui correspond à une propriété objective de l'esprit (composante externaliste) ; de même, l'action est liée de façon évidente à la conduite et au comportement, à titre de seule trace observable et objectivable de ce que nous sommes (composante externaliste), mais elle renvoie également à nos savoir-faire, autant de vécus corporels tacites qui font signe en direction d'une conscience corporelle immédiate (composante internaliste) – (Depraz 2001 : 64).

C'est cette « symétrie » entre données internes et externes que je retiens au premier chef, pour proposer de l'étendre à la pratique linguistique.

2.3. L'interagentivité dans une linguistique symétrique

¹⁴ Voir également Lecolle *et al.* (dir) 2009.

J'ai rappelé plus haut comment je proposais d'expliquer la « propagation » des cadres prédiscursifs, par les lignées discursives et les distributions intersubjectives.

Je ne reviendrai pas sur la notion de mémoire cognitivo-discursive, qui gère les conservations et les déperditions sémantiques (c'est de cette manière par exemple que l'on peut traiter ce que certains qualifient d'amalgame, comme l'emploi du mot *otage* par exemple en période de grève, ou d'absence de « rectitude éthique » selon l'expression de R. Koren, toujours à propos du lexique qui met en mots le conflit israélo-palestinien).

En revanche je reviens sur le terme et la notion d'intersubjectivité que je reprenais dans *Les prédiscours*. J'aurais dû l'écarter pourtant, et proposer *interagentivité* que j'adopte désormais, pour mieux rendre compte de l'hétérogénéité des agents cognitifs humains et non humains, individuels et matériels, naturels et artefactuels. Et surtout pour mieux correspondre au projet d'une linguistique symétrique, qui prend pour objet non plus les productions « langagières rien que langagières » des locuteurs, mais des productions hétérogènes et composites, mélangées de matériel et de d'émotionnel, de corporel et de technique. B. Latour a proposé *interobjectivité*, et je suis d'accord avec tout ce qu'implique ce choix, comme le résumant très bien C. Sinha et C. Rodriguez, dont je partage par ailleurs les positions sur la cognition linguistique dite « médiée » (entre l'interne et l'externe) :

Intersubjectivity is often conceived mentalistically, as a property of the « unmediated mind ». We reject the idea that intersubjectivity is to be considered as equivalent only to « inter-menta », in that we stress that inter-corporeality extends beyond the body to encompass objects. Intersubjectivity is materially grounded in embodiment, and this embodiment extends « beyond the skin » to encompass its mediation by objects, or what we shall call, following Latour (1996), *interobjectivity* (Sinha & Rodriguez 2003 : 365).

Mais *interobjectivité* me semble ambigu, et reporte la question vers les objets. *Agentivité* convient mieux à mon sens à un usager du langage articulé à son environnement. Ce que dit si bien L. Thévenot pour décrire la « personne », pourrait en effet convenir à cet usager :

Dans le régime de familiarité, les agences des êtres humains et des êtres non humains se rapprochent : on pourrait dire aussi bien que les choses sont personnalisées ou que la personne est consolidée et chosifiée par son entourage. La pragmatique de ce régime configure une personne distribuée sur ses entours (Thévenot 1998 : 136).

Je pense en effet qu'un locuteur est « distribué sur ses entours », et que la tâche du linguiste est de prendre en compte cette distribution. La théorie des prédiscours est en tout cas une tentative pour pratiquer cette linguistique-là.

Conclusion

Mais où est donc le sens ?

Alentour, est-on tenté de répondre si l'on admet le principe d'une cognition linguistique distribuée. Il s'agit alors de rendre compte de l'hétérogénéité de la production sémantique : de même que les agents fabriquent du sens avec autre chose que ce que la linguistique appelle ordinairement du sémantique, le linguiste peut (doit ?) décrire le sens avec d'autres outils que seulement linguistiques.

Références

Achard-Bayle G., 2008, *Les réalités conceptuelles. Identité et/en fiction*, Metz, Recherches textuelles 8.

- Achard-Bayle G., Paveau M.-A. (eds.), 2007, « Contextes, discours, cognitions », numéro spécial de la revue électronique *Corela* (Cognition, Représentation, langage), <http://revue-corela.org>
- Achard-Bayle G., Paveau M.-A., 2009, « Réel et cognition. De la place du contexte dans l'histoire de la linguistique cognitive », communication au colloque annuel de la SHESL, *Histoire de la linguistique cognitive*, 30-31 janvier.
- Bakhtine M., 1978 [1924] *Esthétique et théorie du roman*, trad. D. Olivier, Paris, Gallimard.
- Bakhtine, M., 1981 [1926], (textes signés Volochinov), dans Todorov T., 1981, *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Le Seuil (1926 : « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », 181-215).
- Bakhtine M.-Volochinov V.N. 1977 [1929], *Le marxisme et la philosophie du langage*, trad. M. Yaguello, Paris, Éditions de minuit.
- Clark A., 1997, *Being there : Putting Brain, Body and World Together again*, Cambridge Mass. : MIT Press.
- Clark A., 2003, *Natural-born Cyborgs*, Oxford, Oxford University Press.
- Clark A., Chalmers D., 1998, « The Extended Mind », *Analysis* 58 (1) : 10-23.
- Depraz N., 2001, « Le paradigme enactif à l'épreuve de la pragmatique expérientielle en première personne », *Intellectica* 43 : 59-65.
- Flahault F., 2005, *Le paradoxe de Robinson. Capitalisme et société*, Paris, Mille et une nuits.
- Frath P., 2007, *Signe, référence et usage*, s.l., Éditions Le Manuscrit.
- Hutchins E., 1995, *Cognition in the Wild*, Cambridge, MA : MIT Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1999, *Philosophy in the Flesh : The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York : Basic Books.
- Latour B., 2007 [2005], *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La découverte.
- Lecolle M., Paveau M.-A., Reboul-Toure S. (eds), 2009, « Le nom propre en discours », *Les carnets du Cediscor* 11, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Lenay C., 2001, « Enaction. Externalisme et suppléance perceptive », *Intellectica* 43 : 27-52.
- Malinowski B., 1963 puis 1989 [1923], *Les argonautes du Pacifique*, Paris, Gallimard.
- Malinowski B., 1968 [1944], *Une théorie scientifique de la culture et autres essais*, Paris, Maspero.
- Paveau M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Paveau M.-A., 2007, « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », *Corela* : « Contextes, discours, cognitions », <http://revue-corela.org>
- Paveau M.-A., 2008, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique* 86 : 23-35.
- Pêcheux M., Haroche C., Henry P., 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne », *Langages* 24, repris dans Maldidier D., 1990, *L'inquiétude du discours*, Paris, Éditions des cendres : 133-153.
- Pêcheux M., 1975, *Les Vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*, Paris, Maspero.
- Petitmangin C., 2001, « L'enaction comme expérience vécue », *Intellectica* 43 : 85-92.
- Sapir E., 1968 [1921], *Linguistique*, trad. J.-É. Boltanski et N. Soulé-Susbielles, Paris, Gallimard.
- Searle J., 1999 [1997], *Le mystère de la conscience*, Paris, Odile Jacob
- Sinha C., 1988. *Language and Representation : A Socio-naturalistic Approach to Human Development*, Hemel Hempstead, Harvester-Wheatsheaf.
- Sinha C., Rodríguez C., 2008, « Language and the Signifying Object : from Convention to Imagination », in Zlatev J., Racine T., Sinha C. & Itkonen I. (eds.), *The Shared Mind: Perspectives on Intersubjectivity*, Amsterdam : John Benjamins : 357-378.
- Thévenot L., 1998, « Pragmatiques de la connaissance », dans Borzeix A. et al. (dir.), *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*, Paris, CNRS Éditions : 101-139.
- Varela F., 1996 [1988], *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Points Seuil.
- Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993 [1991], *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, trad. V. Havelange, Paris, Seuil.